

Chantons la liberté !

Rameaux

Liberté !

Le mot « liberté », de plus en plus, est un impératif de nos sociétés démocratiques. Il commande les relations économiques : pas de marchés sans libre concurrence. Il commande la morale politique : on s'indigne devant les régimes où les citoyens ne peuvent vivre sans être enfermés dans une idéologie qui interdit tout discours personnel. Il commande la morale individuelle: les tabous de l'Eglise concernant le comportement sexuel, par exemple, sont de moins en moins tolérés. Donnons la priorité à la conscience de chacun et libérons l'humanité de toute morale qui entrave les décisions et les désirs des personnes.

Une parabole pour chanter la liberté

Cette entrée de Jésus à Jérusalem a peut-être de quoi conforter ces aspirations contemporaines. L'histoire de cet ânon, en effet, est à comprendre comme une parabole : il convient de la déchiffrer. Il s'agit plus que d'un détail pittoresque : pourquoi Luc raconte-t-il ce va-et-vient entre Jésus, ses disciples et les gens du village ? Et surtout, à travers ces démarches, on s'interroge sur le vocabulaire ; pourquoi, en quelques lignes, cette répétition et cette insistance sur l'acte de lier, d'attacher, de détacher : « Vous trouverez un petit âne attaché »... « Détachez-le » « Pourquoi le détachez-vous ? »... « Au moment où ils détachaient le petit âne » « Pourquoi détachez-vous cet âne ? ». Ils amènent à Jésus cette monture ; ils jettent leurs vêtements - le détail n'est pas insignifiant - sur l'animal « libéré » de son maître. Jésus fait corps avec lui et il s'avance vers Jérusalem.

Il s'avance vers la mort mais avec un détachement souverainement royal. Il s'avance vers la mort mais c'est le triomphe de la liberté. Il s'avance vers la mort mais c'est une victoire plus belle qu'au jour de sa naissance. A Bethléem les voix qui chantaient « Paix sur la terre et gloire au plus haut des cieux ! » venaient des hauteurs. Au jour des Rameaux, les voix sont humaines ; elles chantent les mêmes mots sur les routes pierreuses, mieux que les anges. Il y a plus merveilleux encore ; comme on l'avait fait pour l'âne, on met des vêtements sur le chemin, comme si la route était humanisée. Ce détail donne sa force aux derniers mots du récit. Si les foules venaient à se taire, les pierres du chemin feraient entendre tôt ou tard, l'appel à l'Esprit de liberté insufflé dans le monde dès le premier jour de sa création. « Si les foules se taisent, les pierres crieront ».

Libération plutôt que liberté

Faut-il en conclure que ce culte de la liberté dont l'Occident est le Temple s'impose au chrétien d'aujourd'hui ? Ce serait oublier que celui qui, le jour des Rameaux, est figure de liberté, s'avance vers le jour où lui-même sera ligoté, enchaîné, cloué, fixé sur des poutres de bois, crucifié. Ce serait oublier que la liberté est le fruit d'une libération continue. Le texte de ce jour insinue comment s'opère celle-ci. Pourquoi, lorsqu'ils approchent de Bethphagé et de Béthanie, le récit nous précise la réponse qu'ils auront à prononcer au cas où on les interrogerait : « Vous répondrez : Le Seigneur en a besoin » ? Pourquoi ce détail sinon pour faire apparaître qu'ils agissent « au nom d'un autre » ? La foule ne s'y trompe pas. Quand Jésus arrivait à Jérusalem, « à la descente du Mont des Oliviers », les chants montrent bien que Jésus lui-même est animé par la volonté d'un autre : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ».

La liberté chrétienne ne consiste pas à s'enfermer dans une forteresse intérieure ou dans une idéologie partisane pour y puiser ses raisons de vivre, construire une morale individuelle étriquée ou une morale politique menant à la barbarie. Pareille vision du monde ouvre sur le désespoir. La liberté chrétienne est inconcevable sans la dépendance de l'autre. Au terme de son histoire, les disciples ont de quoi comprendre. Jésus était dépendant par exemple de cet homme attaché sur un brancard, immobilisé par la maladie ; il le trouve sans l'avoir cherché parce que des amis l'ont fait descendre par le toit : « Lève-toi ! Prends ton grabat et marche ! ». Une belle figure de l'autre, c'est Lazare qu'on a ficelé avec des bandelettes : « Déliez-le et laissez-le aller ». L'autre est celui qui a besoin de moi pour être libre.

Mais l'autre est aussi celui devant qui j'ai à m'effacer. « Vous ferez des choses plus grandes que les miennes » dira Jésus à ses amis. S'il prend la place du dernier des derniers de la manière qui nous sera racontée lorsque nous entendrons le récit de la Passion, c'est pour que Pierre et les autres agissent à sa place. Lorsqu'au jour de l'Ascension, comme au jour des Rameaux, ils redescendent les pentes du Mont des Oliviers, ils auront à agir à leur tour. Ce sera au nom d'un autre : « Au nom de Jésus - dira Pierre à un paralytique près du Temple - je te l'ordonne lève-toi et marche ! ».

Au nom du Père

En réalité, dans ce jeu de va-et-vient des uns aux autres, dont cette scène autour de l'ânon est comme la parabole, dans ce va-et-vient entre les uns et les autres qu'on peut appeler « Esprit-Saint », dans ce travail jamais achevé de libération que l'histoire de Jésus révèle, la volonté d'un autre cherche à s'accomplir. Beau paradoxe que cette semaine sainte qui s'ouvre. Elle commence par ce bel hymne à la liberté qu'évoque l'entrée à Jérusalem. Elle va se poursuivre par ces paroles de Paul que nous chanterons sans cesse : « Christ obéissant jusqu'à la mort ! ». En réalité, chanter la liberté, la faire naître avec lucidité et de la manière la plus humaine et la plus réaliste qui soit c'est agir à la place de Jésus - c'est à dire « en son nom » et à la place où il nous est donné de vivre et qui est aussi la sienne. Autrement dit, chanter la liberté conduit à dire en vérité : « Notre Père...que ta volonté soit faite ! ».